

597-257/257

THÉÂTRE MODERNE,

o u

RECUEIL DE PIÈCES

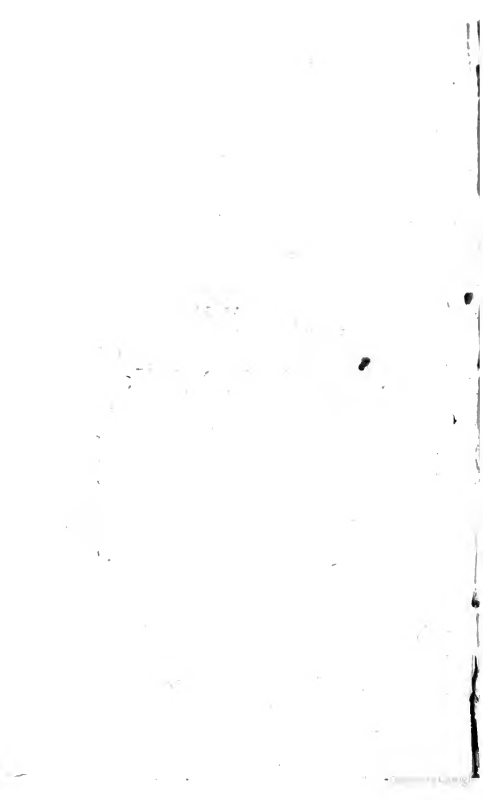
Dont les Auteurs n'ont pas encore publié
leur Théâtre.

COLLECTION POUR LA BIBLIOTHÈQUE
DU GÉNÉRAL MURAT.

PARIS. (AN XL)



JULIE,
C O M É D I E.



1

JULIE,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES,

MÊLÉE D'ARIETTES;

Par M. MONVEL.

La Musique est de M. DES AIDES.

*Représentée pour la première fois par les
Comédiens Italiens ordinaires du Roi ,
le Lundi 22 Septembre 1772.*

Le prix est de 30 sols.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au-dessous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXII.



PERSONNAGES.

M. DE MARSANGES,	
Seigneur de	<i>M. Suin.</i>
JULIE, Fille de M. de	
Marfanges.	<i>Mme. Billioni.</i>
LE COMTE, Époux destiné	
à Julie.	<i>M. de la Ruelle.</i>
SAINT-ALME, Amant de	
Julie.	<i>M. Julien.</i>
LA MARQUISE, Tante de	
M. de Marfanges.	<i>Mme. Bérard.</i>
LE PRÉSIDENT, Parent de	
M. de Marfanges.	<i>M. Toutvoix.</i>
LA COMTESSE, { Parents du	<i>Mlle. Desglands.</i>
LE CHEVALIER, { Comte. {	<i>M. Royer.</i>
LOUISON, Sœur de lait de	
Julie.	<i>Mme. Moulinghen.</i>
MICHAUT, Bucheron.	<i>M. Nainville.</i>
CATAU, Fille de Michaut.	<i>Mme. de la Ruelle.</i>
LUCAS, Mari de Catau.	<i>M. Clairval.</i>
UN NOTAIRE.	
FEMMES-DE-CHAMBRE de Julie.	
DOMESTIQUES ET PAYSANS.	

La Scène est au Château de M. de Marfanges.



JULIE,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un Appartement du
Château de M. de Marsanges. Les fau-
teuils sont couverts des étoffes, des robes
& présens de noce, destinés à Julie. Il
est entre six & sept heures du soir.*



SCENE PREMIÈRE.

LOUISON, à la Cantonade.

ALLONS, allons, un instant; je reviens. Ah! je
savais bien qu'on les avait apportés. Les belles
étoffes! Comme cela brille! Voilà la plus jolie!

Oh ! Mademoiselle fera charmante avec cette robe-là ! voilà ce qui s'appelle de beaux présens de noces.

A R I E T T E.

Je verrai donc un mariage :
Ah ! quel plaisir , ah ! quel plaisir !
Que nous allons nous divertir !
Danser , chanter , faire tapage.
Oui , ce sera , je gage ,
A ne jamais finir.



Je verrai donc , &c.

Cependant , il n'est pas bien d'avoir comme cela du plaisir malgré moi , quand ma maitresse , que j'aime de tout mon cœur , pleure , se désespere ; & qu'elle va épouser le plus vilain magor qui soit à dix lieues à la ronde.





SCENE II.

JULIE, LOUISON, FEMMES-DE-CHAMBRE *de Julie, coëffée, mais en robe du matin.*

JULIE, *en entrant, à ses Femmes.*

HÉLAS ! laissez-moi respirer. Accordez-moi, de grace, un moment : je connois votre zèle, je fais que c'est par amitié que vous vous opiniâtrez à m'accabler de ces vains ornemens ; mais, je vous en conjure, laissez-moi seule quelques instans.

JULIE, *à Louison qui veut sortir.*

Reste, Louison.... Eh ! quoi, tu m'abandonnes aussi ? ..

LOUISON.

Non, Mademoiselle.... Je craignois que ma présence....

JULIE.

Demeure : tu m'es toujours chère. Élevées, nourties ensemble, ton attachement pour moi a mérité ma confiance & mon amitié.... Louison... on n'a point vu Saint-Alme.

LOUISON.

Il n'a point paru.

A iv

JULIE,

JULIE.

Ah ! Louison , n'est-il aucun moyen pour me soustraire au malheur affreux d'être à son rival ? Ah ! si j'en croyois mon désespoir.... Est-il ici ?.. L'as-tu vu ?..

LOUISON.

Qui ? M. le Comte ? Je l'ai trouvé qui entroit chez M. de Marfanges ; il m'a demandé des nouvelles de sa Julie ; il est fort impatient de vous voir. Je lui ai répondu , & suivant sa louable coutume , après trente ou quarante hein , hein , après m'avoir fait répéter cent fois , il ne m'a pas entendue , & nous nous sommes quittés.... Mais , j'entends du bruit... Allons , Mademoiselle , il faut subir son sort.



S C E N E I I I.

JULIE , LE COMTE , LOUISON.

LE COMTE.

E H , eh , eh bien , eh bien !

JULIE.

Ah ciel ! plus je le vois , plus je sens l'honneur de ma situation.

LOUISON.

La vilaine figure ! Que je le hais !

COMÉDIE.

9

LE COMTE.

La toi... toi... toilette est-elle bien-tôt... tôt...
faire ? On vous attend , au... au moins.

JULIE.

Monsieur...

LE COMTE.

Hein ?

JULIE.

Que lui dire ?

LE COMTE.

Hein ?

JULIE.

Est-ce que les Notaires sont arrivés ? Votre
famille & la mienne sont-elles déjà là-dedans ?

LE COMTE.

Hein ?

LOUISON.

Eh ! Mademoiselle , ne lui parlez pas ; c'est
peine perdue.

LE COMTE.

En... em... en vérité , vous... vous êtes char-
mante.... Les... les beaux yeux ! La... la belle peau !
Quel air de... de... de pudeur !

JULIE.

Ah ! Louison.... l'épouser demain?... Quel
martyre !

LE COMTE.

Je devrois vous... bai... baiser la main , Ah !...

ah !... i... i... il ne faut pas me... me le re... re-
dire... Vous... vous la r... r... retirez ; c'est... c'est...
ma faute... je... je... je... n'ai pas fai... fai... failli
le moment. Je suis fo... fort timide... Pa... pa...
patience , je m'enhardirai... De... demain... ce...
cette main... ce... ce... ce... bras , tous... tous...
ces cha... ces charmes-là... se... seront... à... à...
à moi : je... je... je m'enhardirai.

A R I E T T E.

Mon caractère
Est d'être entreprenant.
Je suis téméraire ,
C'est mon caractère :
Oui , ma belle enfant ,
Mon défaut , souvent ,
N'est que d'être trop téméraire.
Mais devant vous ,
Devant ces yeux si doux ,
Le respect m'en impose :
Je n'ose
Vous prouver ce que je sens pour vous.
Ah ! de grace ,
Finissez , cessez :
Ces regards que vous me lancez
Irritent mon audace.



Mon caractère , &c.

Ces... ces... ces marques de votre tendresse me...
me... me sont bien... ch... ch... chères... Mon...

COMÉDIE.

11

mon aimable... pe...petite femme,dites-moi cent... cent... cent fois que vous m'aimez...Pe... pe... persuadez-le moi bien : Vous rou... rougissez... bon... bon signe... eh... eh... bien ?

JULIE.

Monsieur , je suis trop sincere pour ne pas vous ouvrir mon cœur.

LE COMTE.

Hein ?

JULIE.

Mon pere exige que je vous donne la main...

LE COMTE.

Hein ?

JULIE.

J'obéirai... mais j'en mourrai.

LE COMTE.

Eh ! non , non ; vous n'en mou... mou... mourrez pas... On... on... on ne meurt pas de ça.





SCENE I V.

JULIE, LE COMTE, LOUISON,
UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, tout le monde est descendu dans le jardin ; M. de Marfanges vous prie d'y venir avec Mademoiselle, si sa toilette est achevée. C'est dans le grand pavillon au bout de la charmille.

LE COMTE.

Qu'est... qu'est... qu'est-ce que tu dis ?

LE LAQUAIS, *parlant plus haut.*

On vous attend au jardin avec Mademoiselle.

LE COMTE.

Ne... ne... ne la vois-tu pas... Ma... Mademoiselle, nigaud ?... Pa... pa... parles-lui, si tu as quelque chose à lui dire.

JULIE.

Ma chere Louison, quel homme ! Que je suis malheureuse !

LOUISON.

Il faudra bien qu'il m'entende, moi ; laissez-

moi faire. (*Elle crie aux oreilles du Comte de toutes ses forces.*) Monsieur, la compagnie est au jardin, dans le grand pavillon, au bout de la char-mille : on vous attend. M. de Marfanges vous prie d'y aller. M'entendez-vous ?

LE COMTE.

Très... très-distinctement; j'y... j'y cours. Adieu, ma tou... tou... toute belle : je vous quitte à... à... à regret; je vois que mon éloignement vous cha... chagrine; mais l'a... l'a... l'amour va bien-tôt me ra... ramener à vos pieds.



SCÈNE V.

JULIE, LOUISON.

JULIE.

C'EN est donc fait ! Et dans une heure j'aurai signé l'arrêt de mon supplice.

ARIETTE.

Au charme heureux de l'espérance,
Tous les cœurs peuvent s'ouvrir.
Elle augmente encor la constance
Pour les peines de l'avenir,
Et même, au sein de la souffrance,
On a l'attente du plaisir.

Tous les cœurs peuvent s'ouvrir

Au charme heureux de l'espérance.
A moi seule, dans son courroux,
Le Ciel refuse un bien si doux.



Au charme, &c.

LOUISON.

Que je vous plains ! Mademoiselle... Mais on vient... c'est lui... le voilà. C'est M. de Saint-Alme.

JULIE.

Je ne puis soutenir sa présence. Louison obtiens de lui qu'il survive à notre malheur, & qu'il ne cherche plus désormais à me voir.

(Elle sort.)



SCENE VI.

LOUISON, SAINT-ALME.

LOUISON.

COMMENT le lui apprendre ? Quelle affreuse nouvelle à lui annoncer !

SAINT-ALME.

Ah ! Louison, mon sort est donc décidé ! Je perds Julie sans retour... C'est aujourd'hui... Où est-elle ? Il faut que je lui parle ; il faut que je meure à ses pieds. Où est-elle ?...

LOUISON.

Son état est aussi triste que le vôtre... Elle pleure, elle se désespère : mais le mal est sans remède. Armez-vous de tout votre courage, Monsieur. Mademoiselle ne vous verra point, & c'est pour elle le plus grand de tous les chagrins. Elle vous conjure de vivre, d'être persuadé qu'elle ne vous oubliera jamais : mais en même-temps elle exige de vous de sortir du Château & de ne faire aucune démarche pour la voir ni pour lui parler.

SAINT - ALME.

Ah ! Louison, je n'ai qu'un mot à lui dire. Je sçais que mon malheur est certain & qu'il n'est plus d'espoir pour moi. Mais, que je la voye, que je la voye un instant. Il y va de ma vie. Puisqu'elle daigne encore s'intéresser à mes jours, elle ne peut me refuser un moment d'entre-vue. Je meurs, si je n'obtiens cette dernière grâce.

LOUISON.

Demeurez ici, calmez-vous ; je vais faire tous mes efforts pour engager Mademoiselle à paroître un moment. (*Elle sort.*)





SCENE VII

SAINT-ALME, *seul.*


ARIETTE.

Vous que j'aimois, vous que j'adore,
Je vais vous perdre sans retour !
Éclatez, malheureux amour :
Saint-Alme peut se plaindre encore.
Pour la dernière fois, éclatez mon amour.

Ah ! Julie !

Toi, l'âme de ma vie !

Non, tu ne sens pas mon malheur,
Mon désespoir & ma fureur.
L'orage le plus effroyable,
Ne sera jamais comparable
Au désordre affreux de mon cœur.


Vous que j'aimois, &c.



SCENE



SCÈNE VIII.

SAINT-ALME, JULIE, LOUISON.

JULIE.

JE cède à tes instances.... Que voulez-vous, Saint-Alme ? .. Que voulez-vous ?

SAINT-ALME.

Ce que je veux ? mourir à vos genoux ! .. C'en est donc fait !.. Vous m'abandonnez... Vous ailez signer l'arrêt de mon trépas... & vous me demandez ce que je veux !

JULIE.

Cruel ! n'ai-je pas assez de ma peine ? ne suis-je pas assez malheureuse ?

SAINT-ALME.

Julie ! ... Vous m'aimez... & vous m'abandonnez !

LOUISON, pendant cette Scène, regarde à la fenêtre qui donne sur le Jardin.

Voilà quelqu'un qui sort du pavillon.

JULIE.

Ah ! Saint-Alme, fuyez.

SAINT-ALME.

Que je vous quitte !

B

JULIE,

JULIE.

Il le faut... Vous emportez ma vie... Mais respectez vos jours.

LOUISON.

Monsieur, & vite. Tout le monde est dans la grande allée, on avance vers le Château.

SAINT - ALME.

Je me meurs.

JULIE.

Vivez, je vous l'ordonne ; fuyez, & ne m'oubliez jamais.

SAINT - ALME.

O ma Julie, quel horrible destin !



SCENE IX.

JULIE, LOUISON.

JULIE.

JE cède au malheur qui m'accable... C'est donc pour jamais !... Pour jamais ! Ah, grand Dieu !

LOUISON, *regardant toujours à la fenêtre.*

Ah ! Voilà toute la compagnie... Les parens de M. le Comte, les vôtres, & le Notaire.

COMÉDIE.

19

JULIE, *effrayée.*

Le Notaire !

LOUISON.

Oui, le Notaire. Il tient un rouleau de papier :
c'est sans doute le contrat.

JULIE, *avec la plus grande fermeté.*

Non... il ne m'épousera pas... Le désespoir
me rend mon courage... Ah ! Louison, ne m'abandonne pas.

LOUISON.

Que voulez-vous !

JULIE.

Ton père...

LOUISON.

Il est chez nous.

JULIE.

La clef du parc ?

LOUISON.

La voilà.

JULIE.

La nuit s'approche... Je n'ai besoin que d'une
demi-heure....

LOUISON.

Comment ?

JULIE.

Je cours me jeter aux pieds de la sœur de mon
père, de cette tante qui m'aime si tendrement &c

B ij

que sa mauvaise santé empêche aujourd'hui de se trouver ici. Son château est à l'issue de la forêt qui touche à notre Parc....

LOUISON.

Ah, Mademoiselle!...

JULIE, *rapidement.*

Reste ici : l'on me demandera.... tu viendras me chercher... Ton père, qui va seconder mon dessein, t'instruira de tout. Il te dira comme il faudra répondre. Je n'ai pas un moment à perdre.... Ton adresse & ta discrétion vont me sauver la vie.

(*Elle sort.*)



SCENE X.

LOUISON.

RÉCITATIF.

EH, mais ! quel est donc son dessein ?

Qui ? moi ! Dois-je y donner la main ?

Comment favoriser sa fuite ?

Comment excuser sa conduite ?

Je dirai... croiront-ils ?... Non, non, c'est une erreur.

Hélas ! je sens mon pauvre cœur

Palpiter de peur.

Allons, ferme, point de frayeur.

L'Amour en tout bien, tout honneur,

Doit être vainqueur.



SCENE XI.

M. DE MARSANGES, LE COMTE,
LA MARQUISE, LE PRÉSIDENT,
LA COMTESSE, LE CHEVALIER,
LOUISON, LES NOTAIRES.

LA COMTESSE, *très-élégante, se laissant tomber
sur un fauteuil.*

(*Au Chevalier.*).

AH! je suis excédée, anéantie : cette allée ne
finit point, mal sablée, d'une longueur à périr ;
ah ! sans votre bras j'y ferois encore.

LE CHEVALIER, *qui s'assied à côté de la
Comtesse.*

J'ai trouvé le chemin bien court.

LA COMTESSE.

Il est vrai que nous avons jase. Où est donc
la petite ?

LA MARQUISE, *parlant très-vîte.*

Cette chere enfant, où est-elle ? Où est-elle,
ma petite Julie ? vîte que je l'embrasse.

LE PRÉSIDENT, *gravement. Il donne le
bras à la Marquise.*

Elle est d'une beauté divine ; c'est un abrégé
de perfections.

B iij

LA MARQUISE, *ouvrant la porte
d'un cabinet.*

Eh bien, eh bien, où est-elle donc?... Personne ici, personne là... Ma Julie, où es-tu, mon enfant?

M. DE MARSANGES, *en entrant avec le
Comte, & parlant avec chaleur.*

Ah! parbleu, Monsieur, c'est aussi trop exiger; ma fille vaut bien que vous calculiez un peu moins.

LE COMTE.

Je... je... je ne démoindrai pas d'un i... i... i... d'un iota de mes... mes prétentions, ou... ou je reti... retire ma parole, & vous paierez le... le... le dé... le dédit.

M. DE MARSANGES, *à part.*

Ah! pourquoi me suis-je engagé trop avant?

LA MARQUISE, *à demi-bas, à M. de
Marsanges.*

Quand je vous l'ai dit que vous vous en repentiriez : c'est le plus sot mariage!... Ah! c'est bien malgré moi qu'il se fait. C'étoit Saint-Alme qu'il lui falloit. Il n'est pas riche : mais vous l'êtes assez pour votre fille & pour lui.

M. DE MARSANGES.

Ma tante, il n'est plus temps de faire des réflexions.... nous nous sommes trop avancés. Où donc est Julie?... Louison, où est ma fille? ;

LOUISON.

Monsieur, quand elle a vu venir tout le monde, il lui a pris un tremblement. ... une frayeur terrible, elle s'est presque trouvée mal. Elle m'a dit : « Louison, je vais descendre un moment » dans le jardin, j'ai besoin de prendre l'air : » reste ici : tu viendras me chercher, quand mon » pere te l'ordonnera ».

M. DE MARSANGES.

Allez, Louison : dites-lui qu'on n'attend plus qu'elle.





SCENE XII.

M. DE MARSANGES, LE COMTE,
LA MARQUISE, LE PRÉSIDENT,
LA COMTESSE, LE CHEVALIER,
LES NOTAIRES.

M. DE MARSANGES, *au Comte.*

DIALOGUE.

IL faut être plus raisonnable.

LE COMTE, *à M. de Marsanges.*

Il faut faire un effort.

LA MARQUISE, *au Comte.*

Vous avez tort.

Ma nièce est jeune, belle, aimable.

LE PRÉSIDENT, *au Comte.*

Affûrément tort,

Et très-fort.

M. DE MARSANGES.

De mon bien est-il équitable

Que je me prive avant ma mort ?

LA MARQUISE.

Mon cher Président, il a tort.

LE PRÉSIDENT.

Affûrément & très-fort.

COMÉDIE. 25

M. DE MARSANGES, LA MARQUISE,
LE PRÉSIDENT.

Il a grand tort.

LE COMTE.

Je n'ai pas tort.

LA COMTESSE, *au Chevalier.*

Ah ! ma pauvre tête se brise.

LE CHEVALIER, *à la Comtesse.*

Mais, comprenez-vous leur jargon ?

Ils parlent d'intérêt ; sortife !

LE COMTE, *à M. de Marsanges.*

C'est l'équité qui m'autorise.

LA COMTESSE ET LE CHEVALIER.

C'est le ton, le plus mauvais ton.

Ah ! quel pitoyable jargon !

M. DE MARSANGES, *à part.*

Maudit appas de la richesse,

Peux-tu me fasciner les yeux ?

L'or m'est-il donc plus précieux

Que ma fille & que sa tendresse ?

LA MARQUISE, *au Comte.*

Vous êtes vieux comme le tems,

D'une taille, & d'une figure.....

Enfin la laideur en peinture.

Ma nièce n'a pas dix-huit ans.

C'est un prodige d'agrémens,

Le miracle de la nature :

Et vous disputez si long-tems

Pour une bagatelle pure !

JULIE,
LE COMTE.

Elle est fort belle , mais enfin
La beauté , sans le bien , n'est rien.

M. DE MARSANGES, LA MARQUISE
ET LE PRÉSIDENT.

Quelle avarice insupportable !

(*Au Comte.*)

Mais vous êtes insatiable.

LA COMTESSE ET LE CHEVALIER,

montrant le Comte.

Qu'il est joli ! qu'il est aimable !

Son éloquence est admirable.

T O U S.

Sur un rien chicaner si fort !

Il a tort , il a très-grand tort.

L E C O M T E.

Sur un rien chicaner si fort ;

Je n'ai pas tort , je n'ai pas tort.





SCENE XIII.

M. DE MARSANGES, LE COMTE,
LA MARQUISE, LE PRÉSIDENT,
LE CHEVALIER, LA COMTESSE,
LES NOTAIRES, LOUISON, *qui*
a l'air très-effrayée.

LOUISON, *à M. de Marsanges.*

AH! Monsieur.

M. DE MARSANGES.

Eh bien ?

LOUISON.

Il faut que Mademoiselle Julie se soit enfuie.

LA MARQUISE, M. DE MARSANGES.

O ciel ! Comment ? Expliquez-vous.
Parlez.

LOUISON.

On ne la trouve nulle part ; je la cherchois,
& de dessus la terrasse qui donne sur le chemin de
Paris, j'ai vu une femme qui couroit. . . . qui
couroit de toutes ses forces. . . . Je doutois
que ce fût-elle. . . . Mais. . .

M. DE MARSANGES.

Achevez.... grand dieu !

LOUISON, *avec la plus grande chaleur.*

Je suis descendue. J'ai couru vers la porte. . . . Un jeune Paysan du hameau voisin est venu à ma rencontre. Il étoit tout hors d'haleine. . . . Il m'a dit. . . . Mademoiselle Julie s'enfuit assurément. . . . Elle est déjà bien loin. Une chaise de poste attend là-bas au pied de la montagne. . . . C'est pour elle sans doute. . . . Elle n'en est pas bien éloignée. . . Hâtez-vous d'avertir M. de Marsanges. . . Ah ! Volez, lui ai-je dit, volez après elle ; tâchez de l'arrêter ; Monsieur vous récompensera. . . Il est par-ci , & de la vitesse dont il court, il l'atteindra peut-être avant qu'elle ait rejoint la chaise.

M. DE MARSANGES.

Ah ciel ! Courons tous : Comte. . . . Mes amis. . . Divisons-nous. . . . Il faut suivre la grande route. . . Il faut aussi parcourir le parc. . .

LOUISON, *effrayée , & présentant la clef du Parc.*

Le parc ! Eh ! non , non. La porte en est bien fermée , Voilà la clef. . . Ce n'est point par-là : sur le grand chemin , sur le grand chemin.

M. DE MARSANGES.

Voilà le prix de ma rigueur ! . . . (*Au Comte*)
Monsieur, vous me coûtez ma fille , & ma folle ambition est punie. . . . Des chevaux. . . . des chevaux.

LE COMTE.

Qué. . . qué. . . qu'est-ce que c'est donc que tout , tout ce tapage-là ? Comme vous voilà tous à a

a agités ! (*A M. de Marsanges*) Êtes vous dé.. dé.. déterminés ? Allons, que Ju... Ju.. Julie vienne, & si... signons le... le... le contrat.

M. DE MARSANGES, *au Comte.*

Eh ! Monsieur, vous n'entendez donc rien ?

LE COMTE.

Hein ?

LA MARQUISE, *criant aux oreilles du Comte.*

Julie, cette chère enfant, elle s'est enfuie.

M. DE MARSANGES.

On l'a vue sur le chemin de Paris. Nous n'en sommes pas éloignés.... (*A la Marquise.*) Marante, c'est chez vous peut-être quelle se sera réfugiée.... Secondez donc mon impatience, dépêchez vous. Un équipage, des chevaux. Ah ! Julie, c'est le coup de la mort que tu viens de donner à ton père.

(*Il sort.*)

LA MARQUISE.

Courez donc, grave Président : comment peut-on avoir tant de lenteur ? Allons donc, eh ! allons donc, marchez.

(*Elle pousse le Président par les épaules hors de l'appartement.*)

LA COMTESSE, *au Chevalier, & presque avec la Marquise.*

Donnez-moi le bras, suivons-les ; venez, venez.

(*Ils sortent.*)

30 JULIE, COMÉDIE.

(*Le Comte va de l'un à l'autre , sans pouvoir rien comprendre à ce qui se passe. Resté seul , il chante le dernier morceau.*)

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc ? Est-ce pour rire ?
Ils me quittent sans me rien dire.
Parlez , écoutez donc , parlez.
Quel accident les a troublés ?
Mais d'où provient tout ce tapage ?

(*Il regarde par la fenêtre.*)

Des chevaux , un équipage ;
Ils vont partir ; j'en suis.
Pourquoi me laisser au logis ?
C'est un guet-à-pens , c'est un piège.
Je soutiendrai mon privilège.
Suis-je portier de ce logis ?
Ils vont partir ; j'en suis , j'en suis.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

Le Théâtre représente une Forêt : on voit d'un côté quelques arbres abbatus , & de l'autre une chaumière devant laquelle des branchages , encore verts , forment un berceau rustique. Le jour est sur sa fin.



SCENE PREMIERE.

MICHAUT , dans le fond du Théâtre ,
ramassant le bois qu'il a coupé.

ROMANCE.

L I S O N dormoit dans un bocage ,
Un bras par-ci , l'autre par-là.
Son lit étoit un verd feuillage :
Ah ! qu'on dort bien comme cela !
Son amant est là qui la guette :
Voyons , dit-il , réveillons-la ,
Réveillons-la , réveillons-la.

Il lui tira sa collerette.
Réveillons-la, Réveillons-la.
La belle toujours sommeilla.

(*Il s'interrompt & crie : Catau !*)

Jettons , dit-il , sur la dormeuse ,
Des fleurs par-ci , des fleurs par-là ;
Il en couvrit la sommeilleuse ,
Elle dormit , malgré cela.
Essayons un baiser bien tendre ,
Peut-être il la réveillera.
Voyons cela , voyons cela.
Avec adresse il sut le prendre.
Il falloit ça , pas moins que ça ,
Et Lifon , enfin , s'éveilla.

(*il s'interrompt encore & crie : Lucas .*)

La Bergere , toute interdite ,
Lui dit par-ci , lui dit par-là :
Colin , allez-vous-en bien vite ;
En agit-on comme cela ?
Ma foi , dit-il , j'ai vu l'aurore
Moins belle que vous n'étiez là.
Dormez comm'ça , dormez comm'ça :
Ah ! de grace , dormez encore !
Dormez comm'ça , dormez comm'ça ;
Et Colin vous réveillera .



Mais , ventregué ! le jour est tout-à-fait nuit ;
allons , faut rentrer. Oh ! oh ! je n'pouvons pas
porter

porter ç'bois-là tout seul... où sont-ils donc?...
 Hé! Hé! Lucas!... Catau!... Ah! Oui....
 appelle, appelle : les gaillards songeont bian à
 toi!... j'gache qu'i sont-là.... Lucas par-ci....
 Catau par-là.... Que t'es belle!... ah, que t'es
 biau! J'raime bian.... & moi itou.... Mais pal-
 sangué, j'sis ici, moi.... & la charge est trop
 forte... Catau!... hé! Catau!.. Lucas!.. Ah, chiens!
 Je n'vous aurions pas mariés sitôt, si j'm'étois
 r'souvenu q'les amoureux n'pensont qu'à eux.



S C E N E I I.

MICHAUT, LUCAS, CATAU.

LUCAS, *dans la Chaumière. (Il est nuit.)*

C'EST li....'il a crié : Lucas!

(Catau & Lucas sortent ensemble de la Chaumière,
 & courent de côté & d'autre.)

C A T A U.

Eh ben! Où ç'donc qu'il est? On n'voit
 presque pus goutte.

MICHAUT, *au fond du Théâtre.*

Catau!

C A T A U.

Mon pere! où ç'que vous êtes?

C

Papa Michaut , criez encore : je n'favons de queu côté torner.

CATAU ET LUCAS, *appercevant Michaut ,
& allant à lui.*

Ah ! Vous v'là , cher pere ?

M I C H A U T, *avançant à eux.*

Eh ! oui , à la parfin me v'là. Pargué , vous êtes de jolis jeunes gens !

L U C A S .

A-vous crié long-temps , pere Michaut ?

M I C H A U T .

J'en fis , morguene , égosillé.

C A T A U .

Je n'vous avons entendu qu'la derniere fois.

M I C H A U T .

Ah ! Catau ! ... Catau ! ... quoi que vous faisais ?

C A T A U .

Mon pere.... j'faisons l'souper.

M I C H A U T .

Strapendant ça n'étordit pas l'z'oreilles.

L U C A S .

Moi , j'rangions dans l'guernier l'bois qu'vous avez coupé hier.

COMÉDIE.

35

M I C H A U T.

Ah, Lucas! Lucas! ah! ça... v'nais m'aider.... Non! commençons par sti-là, il est pus proch' d'la maison.. j'porterons sti-là d'là-bas demain matin. (*Ils ramassent le bois.*) Eh ben! Qu'est-ce? Vous v'là comme des buches de bois. Vous n'me dites plus rian.

C A T A U.

C'est que j'sommes fâchés de ç'que vous êtes fâché, mon pere.

L U C A S.

Eune autrefois je s'rôns tout oreilles.

M I C H A U T.

Eh! Ventrègué, m'z'enfans, vous êtes des nigauds! Est-ce que j'ons d'la rancune donc?... Vive la joie... j'aime, morgué mieux, qu'vous n'm'entendiais pas de ste façon-là, que de vous entendre vous querellet, moi.

L U C A S, C A T A U.

O le bon papa!

M I C H A U T.

Ramassons, ramassons.

A R I E T T E.

Mes enfans, travaillons gaiement :
J'ons de bons bras & du courage ;
Si quelquefois de note ouvrage
Le fardeau nous paraît pesant ,

C ij

La fanté nous en dédommage.
Le plaisir nous tient lieu d'argent,
Et l'espoir du mieux nous soulage.

CATAU.

Cher Lucas, aime-moi toujours :
Compte à jamais sur ma tendresse.
Lorsque le travail, qui te presse,
Diffère un moment ton retour,
Vers toi j'accours avec vitesse ;
Tout inquiète mon amour :
Je te vois, & ma crainte cesse.

LUCAS.

Je ne suis point ingrat, morgué,
Je t'aime d'un amour fidele ;
Au bois quand le travail m'appelle,
Loin de toi, je ne suis point gai ;
Mais le plaisir se renouvelle ;
Et je ne suis plus fatigué,
Quand je reviens près de ma belle.

MICHAUT.

Et, je l'répète encor ; morgué, vive la joie.
Portais ç'bois-là, vous autres ; & moi, j'vas... Ah !
jarni... j'oublions bian l'meyeur... ma cruche
qu'est là-bas.

CATAU.

Où, mon père ? où ?... je vas...

MICHAUT.

Va-t'en à la maison, va-t'en, Lucas ; porte

tout ça... & toi aussi... & apprêtais l'souper... J'ai eune faim d'enragé... allais.... moi, j'vas chercher ma cruche.

LUCAS.

Vous r'viendrais bien-tôt, papa Michaut ?

MICHAUT.

Oui, oui : marche toujours. (*Michaut s'enfonce dans le bois : Lucas & Catau s'acheminent vers la chaumière en se tenant sous le bras. A gauche, entre les arbres, on aperçoit une femme. Il est nuit close.*)



SCÈNE III.

La lune se lève pendant cette Scène.

JULIE.

Où vais-je ? où suis-je ? Ah ! mon pere, à quelle affreuse extrémité me réduit votre rigueur ! Je cède à la fatigue, à la douleur, à l'effroi qui m'accable.

(*Elle tombe au pied d'un arbre, & se relève effrayée à la voix de Michaut.*)





SCENE IV.

JULIE ; MICHAUT, *sortant de la forêt, sa cruche à la main, & chantant le refrain :*

MICHAUT.

LE plaisir nous tient lieu d'argent,
Et l'espoir du mieux nous soulage,

JULIE.

O Ciel ! j'entends quelqu'un... Si c'étoit... la crainte me saisit... tout mon sang s'est glacé.

MICHAUT, *chantant.*

Et l'espoir du mieux nous soulage....

JULIE, *se jettant aux genoux de Michaut, qui vient de la heurter.*

Ah ! Qui que vous soyez ; ayez pitié de mon malheur.

MICHAUT.

Qui va là ? C'est la voix d'une femme !

JULIE.

Si vous êtes humain, secourez - moi ; sauvez moi du péril qui m'environne,

MICHAUT.

Par la ventergoi , c'est eune femme ! Hé ! dites-moi donc , la belle ; queuqu'vous faites à st'heure-ci comme ça toute seule dans les bois ?

JULIE.

Hélas ! le désespoir me conduit : fais-je où je porte mes pas ?

MICHAUT.

Venais-ça donc un peu que j'vous examine au clair de la lune... Approchais , approchais... Vous avais peur ?... Allais , ne craignais rien... Je n'sis pas si diable que j'sis noir... Malpeste !... comme vous êtes jolie dans l'obscurité ! ça doit être bian biau à la lumière... Mais , qui êtes vous ?

JULIE.

Hélas ! je suis...

MICHAUT.

Quoi ?

JULIE.

Bien malheureuse !

MICHAUT.

Ça s'peut bian : ignia tout'plein d'malheureux dans l'monde ; &c , quand j'y pense , ç'a m'chagreine.

JULIE

Vous êtes donc compatissant ?

C iv

JULIE,
MICHAUT.

Ah ! biauoup , quand on a pas mérité son in-
fortune , s'entend ; car , morgué , j'ons un cœur
de piarre , quand on est malheureux par sa faute.

JULIE.

ARIETTE.

Ah ! vous aurez pitié de moi :

Je n'ai pas mérité ma peine.

Du destin qui m'entraîne

Je subis la loi.

Le silence , la nuit , l'état où je me voi ,

Tout accroît mes allarmes.

Laissez-vous toucher par mes larmes ;

Ayez pitié de moi.

Mes forces s'affoiblissent ;

Mes yeux éperdus

S'obscurcissent ;

Je sens que mes genoux fléchissent ;

Je ne me soutiens plus.

MICHAUT,

Allons , allons , Mam'selle , du courage.
N'faut pas se laissé abattre comme ça par el cha-
grin. Ça n'feta rien : vz'avez eu peur dans ç'bois ;
& c'est biau pardonnable... d'queu côté alliais-
vous ?...

JULIE.

J'allois , pour éviter le plus grand des mal-
heurs ; j'allois me réfugier chez une de mes tantes
dont le Château est à l'issue de cette forêt. La nuit

m'a surprise, je me suis égarée, & la frayeur & la fatigue m'ont tellement accablée, que je me sens hors d'état de poursuivre ma route.

M I C H A U T.

V'nez vous r'poser cheux nous, ç'te nuit... la nuit de d'main; un mois, s'il le faut. Vous m'avez l'air d'une honnête fille... & pis vous dites que vous êtes malheureuse... Je n'sis pas riche... mais j'ai toujours à donner à ceux qui en ont moins q'moi... Venais... v'là la porte d'cheux nous. (*Il la prend sous le bras, & la mène vers sa chaumière.*)

J U L I E.

Que je vous ai d'obligations! Allez... vous n'aurez pas rendu service à une ingrate... si jamais je suis...

M I C H A U T...

Laissez, laissez ç'la... j'fais l'bian pour l'plaisir de l'faire. Oh! Catau! ouvre, ma fille.





SCENE V.

JULIE, MICHAUT, CATAU,

LUCAS.

CATAU. (*Elle ouvre la porte de la chaumière ; on voit la table mise : tout est simple , mais propre .*)

V'NAIS , mon pere , v'nais ; l'souper vous attend : & moi aussi , dà... Ah ! vous n'êtes pas seul ?

MICHAUT.

Non , morgué : r'garde , est-ce que j'n'ons pas là eune jolie compagne ? Ah , dame ! v'là comme j'les choisis , moi. Allons , Catau , fais la reverence à ç'te Demoiselle , qui n'est pas aussi heureuse que son visage promet de bonheur,

CATAU.

Mam'zelle , j'ons l'honneur d'er'vor'fervante.

LUCAS.

Soyais la bian venue , Mam'zelle.

JULIE.

En vérité , je suis interdite... les bontés que vous avez pour moi me pénètrent si vivement...

MICHAUT.

Asséyais-vous , ma belle enfant ; vous m'avais

dit qu'vous étiais lassé, asséyais-vous. Allons... farvez-nous, vous autres : c'est aux pus jeunes à farvir les plus vieux... à souper.

CATAU.

Ça va-t'êre prêt, mon pere... (*A part, à Lucas.*)
Queu qu'c'est que ç're Dame-là, Lucas?... Alle est jolie, au moins... Que t'en semble ?

LUCAS.

J'crois qu'oui... mais ç'n'est pas toi... je n'm'y connois pas.

MICHAUT.

T'nais, m'z'enfans ; mettais-nous l'couvert sous ç're feuillée : je s'rons pus au frais... (*Michaut & Julie s'asseient sur un banc de gazon, à la porte de la chaumière.*) Eh bian ! contrais-moi donc un peu queu diab'd'aventure vous oblige comme ça à courir les champs quand i fait nuit.

(*Julie & Michaut parlent bas ensemble, pendant que Catau & Lucas chantent : quand ils cessent, Julie & Michaut poursuivent leur conversation tout haut ; & , pendant ce dialogue, Lucas & Catau mettent le couvert sous la feuillée.*)

CATAU.

Queuq' grand'Dame de la Ville.

LUCAS.

Qui paroît avoir du chagrin.

JULIE.

Depuis six mois il me persécute pour épouser un Seigneur des environs.

JULIE,
MICHAUT.

Et vous n'aimais pas ce Seigneur ?

JULIE.

Je le hais à la mort.

CATAU.

Je n'avons pas un si biau teint ;
Mais j'avons le cœur plus tranquille.

MICHAUT.

Il est donc ben aimable sti-là qu' vor'cœur
préfère ?

JULIE.

Ah ! Si vous connaissiez Saint-Alme, vous pen-
seriez comme moi.

CATAU.

Que son parler est gracieux !
C'est un linot qui vient d'éclore.

LUCAS.

Ah ! ta voix est plus douce encore ;
A mon cœur tu parles bien mieux.

MICHAUT.

Comment ! vous êtes la fille de M. de Mar-
fanges ? & c'est li qui vous rend malheureuse ?
Mais, vous me surprenais ! Il est si bon, M. de
Marfanges !... C'est un Seigneur si généreux !...
I fait l'bonheur de tous ses vassaux.... I n'est donc
injuste que pour sa fille ?

J U L I E.

Hélas ! l'ambition , l'intérêt...

M I C H A U T.

J'entends : c'est que Monsieur le Comte est riche.

J U L I E.

La Fortune ne l'a pas oublié.

M I C H A U T.

Et la Nature ?... C'est-là le tu y autem.

J U L I E.

Imaginez la figure la plus odieuse : soixante ans , peut-être , plus que moi ; enfin sourd & bégue , pour comble de désagréments.

M I C H A U T.

Ventregué , que ça doit faire un joli homme !

L U C A S & C A T A U.

D U O.

Dans notre paisible chaumière ,
Je somm' plus heureux qu'à la Cour.
Je nous trouvons , chacun à not' tour ,
Plus biaux que la nature entière.
Pourquoi ? Nous nous aimons d'amour.

M I C H A U T.

Renoncer au monde , c'est un parti , ma belle ,
un peu violent... Calmais-vous... Tranquillifai-

vous ici queuq'jours ; j'varrons à trouver à vot' malheur un remede moins aésagriable.

LUCAS, à Michaut.

V'là qu'c'est prêr, papa... Vous causerais aussi-ben à tabe.

MICHAUT.

T'as raison, not'fieu... J'babille & j'creve ed' faim... Mais j'penfe... (*A Julie.*) Souper com'ça à l'air... ça n'vous enrheutnera-t-y pas, mon enfant ?

JULIE.

Eh ! vous êtes trop bon ! Agissez sans cérémonie : je ne suis pas si délicate. Que n'ai-je toujours partagé votre sort ? je serais plus heuteuse.

(*Michaut & Lucas apportent la table sous le berceau. Catau s'approche de Julie, & l'examine d'un œil curieux.*)

MICHAUT.

Plaçais-vous là, Mam'zelle Julie. Pardon, si j'sommes un tantinet familier : voyais - vous !... j'n'avons pas d'magnieres, mais un bon cœur : l'un vaut ben l'autre. Tenais... (*Il sert Julie.*) Boutais-vous ça sus l'estomac... C'est accommodé à la grosse mordienne... mais, quand on a faim, tout est bon. Vous avais pris de l'exercice aujourd'hui... ça ouvre l'appétit... allons... mangeais... faites com'moi, je n'me fais pas prier... à boire.

(*Un moment de silence.*)

LUCAS, se disputant avec Catau.

Mais, Catau... j'tians la cruche.

CATAU.

J'la tians itou , moi.

LUCAS.

T'es ben contrariante.

CATAU.

T'es beh ostiné.

MICHAUT.

Eh ! morgué , varsez-moi à boire ; vous vous
disputerais par après.

LUCAS.

Ah ! j'l'emporte... T'nais, papa... (*A Catau.*)
Dame ! f'roit biau voir que tu pris d'la peine,
quand j'pouvons t'l'éviter.

MICHAUT, à Julie.

A vor'santé.

JULIE.

Je vous remercie.

MICHAUT.

Allons, v'là qui va bian... Mais vous, Mam'-
felle, vous n'faites rian : i n'faut pas que l'cha-
grin nous ôte l'appétit ; au contraire, pus on a
d'mal, pus i faut manger... ç'a donne la force de
l'supporter... mais i faut boire.

JULIE.

Je vous suis obligée... A votre santé.

JULIE,
MICHAUT.

Oh ! mordienne, je m'porte bian... Mes deux enfans & d'la fanté; v'là route ma richesse... Tarrigoi, (*A Lucas & à Catau.*) com'vous mangeais, vous autres !... (*A Julie.*) I n'y a qu'trois jours qu'i font mariés... L'mariage donne eune faim du diab'... n'est-i pas vrai, Lucas ?

LUCAS, *la bouche pleine.*

Oui, mon pere.

MICHAUT.

Avale... avale... tu parleras par après... (*A Julie.*) Allons, mon enfant, d'la gaieté... Tenais, dans la vie i gnia bian des peines; mais i faut faire cont'fortune bon cœur... D'la joie... à boire, Lucas... Sarpegué ! faut convenir que l'vin est eune bonne chose... Y n'i a rian qui m'clarifie la voix com'ça... Eune petite chanson; ça divartira ç'te belle enfant-là, qui n'est morgué pas faite pour avoir du chagrin.

ARIETTE.

Le bon vin

Bannit le plus noir chagrin;

C'est un beau souverain.

J'oublie avec lui ma vieillesse;

Et j'ai des retours de jeunesse:

Si je dors après mes travaux,

De la treille

Le jus m'rveille;

J'avale en deux coups ma bouteille;

Elle appaise tous mes maux.

Allons, Catau, à toi : queuqu'perite drôlerie.

CATAU

C A T A U.

Par ma fi ! je l'veux bian. A nous deux , Lucas... La Chançon du Magister... C'est li qui la faite , dà... Il a de l'esprit comme quatre.... Commence , Lucas ; j'chanterons l'second coupler ; j'l'aime.

A R I E T T E.

L U C A S.

Le vin est une bonne chose !
 Sur la tonne où je suis assis ,
 Du monde , à mon gré , je dispose ;
 Je suis Roi de tous les pays.

(Ils choquent ensemble.)

Et tic , & tac , choquons le verre.
 Honneur au vin , à la moisson ;
 Honneur encor à la fougere :
 Et tic , & tac , choquons le verre ;
 Ah ! le joli , le charmant carillon !

C A T A U.

Pointe de vin rend plus jolie ;
 Mais il en faut si peu , si peu
 Pour faire une tendre folie !
 Pointe de vin n'est pas un jet.
 Et tic , & tac , &c.

L U C A S.

Le vin brave la terre & l'onde.
 Par des canaux jamais taris
 Le vin circule dans le monde.
 Le vin est de tous les pays.
 Et tic , & tac , &c.

D

JULIE,

MICHAUT.

Amis , tout se détruit , tout passe ;
 Mais avec ce nectar divin ,
 L'Univers peut changer de face ;
 J'aurai toujours le front serein.
 Et tic , & tac , &c.

(Ils reprennent le premier couplet en chœur , &

CATAU chante.)

Le vin est une bonne chose !
 Sur la tonne où l'on est assis ,
 Du monde , à son gré , l'on dispose.
 On est roi de tous les pays.
 Et tic , & tac , &c.

JULIE.

C'est chanter à merveille , & la chanson est
 charmante.

LUCAS.

Qu'est-ç'donc qu'j'entends ?

MICHAUT.

On frappe à la porte d'écurie... c'est queu-
 qu'un qu'est venu par le p'tit sentier.

JULIE.

Ah ! cachez-moi , cachez-moi , je vous en con-
 jure... Si c'étoit des gens que mon pete envoie
 à ma poursuite , je serois perdue.

MICHAUT.

Et vite , & vite... passez dans la chambre ed' •
 Catau , j'n'y laïrons entrer parsonne.

COMÉDIE. 51

(Julie entre dans la chaumière avec Catau, qui revient sur le champ.)

MICHAUT.

Va ouvrir, Lucas.

(Michaut reste à table, & reçoit Saint-Alme d'un grand sang-froid, & sans se déranger.)



SCÈNE VI.

SAINT-ALME, MICHAUT,
CATAU, LUCAS.

(SAINT-ALME est en bottines : il a un fouet à la main ; il entre comme un homme égaré.)

LUCAS.

C'EST Monsieur qui frappait comm' un enragé à la porte ed'l'écurie ; si je l'avions laissé faire i s'roit, morgué, entré jusqu'ici avec son cheval.

(SAINT-ALME regarde de tous les côtés & va examiner Catau sous le nez.)

MICHAUT.

Eh, bien ! Monsieur, queu q'vous voulâis ?

SAINT-ALME.

Est-elle ici ?

Dij

JULIE,
MICHAUT.

Qui ?

SAINT-ALME.

Je vous demande si elle est ici ?

MICHAUT.

Par la ventergué ! est-ç'q'vous vous gauffais d' moi ? Non , alle n'y est pas.

SAINT-ALME.

Elle n'y est pas ! je suis au désespoir... (*Catau , effrayée de l'air agité de Saint-Alme , se réfugie auprès de son pere.*) Julie , ma chere Julie , votre amant vous perd donc pour toujours !

MICHAUT, à part, à Catau.

Ah ! c'est là l'amoureux.

SAINT-ALME, s'adressant tantôt à Michaut ; tantôt à Lucas , qui le regarde avec de grands yeux sans lui répondre.

Quoi ! vous n'avez point apperçu. . .

MICHAUT, à part.

Il est , morgué , biau garçon.

SAINT-ALME.

Une jeune & belle personne ?

MICHAUT, à part.

Je n'm'aronne pas qu'alle préfère sti-ci. . .

SAINT-ALME.

Elle doit être bien mise. . .

COMÉDIE.

53

MICHAUT.

A sti - là qu'est sourd & begue.

SAINT - ALME.

Eh ! répondez-moi , je vous en conjure...

MICHAUT, à Saint-Alme.

Vous êtes donc un amoureux dont la maitresse court les champs ?

SAINT - ALME.

J'ai perdu Julie ! ... Il faut que je meure.

MICHAUT.

La peste , mourir ! ... c'est farieux. . . Mais , que voulais-vous ?

SAINT - ALME.

Rien... Vous n'avez pas vu Julie ! .. Vous riez de ma douleur ! ... Vous êtes bien cruels... Je vais poursuivre ma route... Je vais chercher Julie... Je vais mourir.

CATAU, les larmes aux yeux.

I va mourir , mon pere.

LUCAS, avec un petit mouvement de jalousie.

T'es ben compassionneuse.

MICHAUT.

Acoutez-donc , Monsieur l'désespéré : faut-i prendre com-ça tout au farieux... Vous dites donc qu'vous aimez ç'te mam'zelle Julie, &c

D ij

qu'c'est autant d'mort qu'vor' parsonne, si vous n'la retrouvez ?

S A I N T - A L M E.

Eh! laissez-moi, puisque. . .

M I C H A U T.

Morgué, ce s'toit pourtant bian dommage de laissi trépassé un bian gentilhomme com'vous, quand on peut l'ressusciter ?

S A I N T - A L M E.

Que dites-vous ?

M I C H A U T.

R'gardais-moi, là. . . N'ai-je pas la meïne d'un homme qui peut faire vot' bonheur ?

S A I N T - A L M E.

Quoi!... Julie!

M I C H A U T.

Que m'baillerais-vous, si j'vous la rendais.

S A I N T - A L M E, *rapidement.*

Ma montre, ma bourse, mon cheval, ma vie..

M I C H A U T.

Eh, ventergué! Quoi q'u'vous garderais donc pour elle ?

S A I N T - A L M E, *avec volubilité.*

Ah, Monsieur!... Ah, mon cher ami!...

COMÉDIE. 55

Vous voyez mon état, mon amour, mon désespoir. . . Au nom du Ciel, ne me faites pas mourir d'impatience : avez-vous vu Julie ? l'avez-vous trouvée ? est-elle venue ici ? vous a-t-elle parlé ? que vous a-t-elle dit ?

M I C H A U T.

Queu déluge de questions ! queu ravin de paroles ! (*Bien haut.*) V'nais, Mam'zelle Julie, v'nais répondre à tout ça. I gnia trop d'ouvrage pour moi tout seul.



S C E N E V I I.

JULIE, SAINT-ALME, MICHAUT,
CATAU, LUCAS.

SAINT-ALME, *venant à Julie.*

C'EST vous !... c'est vous, Julie !

J U L I E.

Saint-Alme, je vous revois ! Ah ! l'Amour qui nous réunit, permettra-t-il qu'on nous sépare encore ?... Mais, comment avez-vous découvert mon asyle ?

S A I N T - A L M E.

A la faveur de la foule attirée dans le château par le bruit de votre fuite, je me suis introduit.

D iv

chez le jardinier ; & Louison , sa fille , m'a dit que vous étiez sortie par le parc , & que probablement vous aviez pris le chemin de la forêt ; sans demander plus ample information , je suis monté à cheval , & j'ai suivi cette route : je me suis égaré , & c'est sans doute à cet accident , dont je rends grace au Ciel , que je dois le bonheur de vous avoir retrouvée.

JULIE.

Ah ! Saint-Alme , qu'allons-nous devenir ?

S A I N T - A L M E.

Le Ciel ne nous abandonnera pas ; il doit for-
aassistance aux amans fidèles. . . . Ma chere Julie !

JULIE.

Saint-Alme !

C A T A U , à part , à Lucas.

Est-ce que leux caresses ne t'émouvent pas ;
Lucas ?

L U C A S.

Si fait bian : j'sis tout je n'sçais comment.

C A T A U.

Et moi itou.

MICHAUT , à Julie & à Saint-Alme.

Ah ! ça , mes biaux enfans ; v'la qu'est bel & bian ;
mais , vous n'pouvais pas rester toute vor' vie
dans ma chaumiere. . . Non pas que j'vous la
r'fusis , voyais vous ! je m'croirions trop heureux ,
si alle servait toujours d'asyle à d'honnêtes gens

comme vous... mais c'est qu'elle n'est pas deigne de vot' parfonne ; & pis , c'est qu'vous , Mam' zelle , vous êtes affligée d'une dix-huitaine d'années , & Monsieur d'une vingtaine tout au plus ; & que ces deux âges-là , & l'amour par-dessus , n'pouvont pas loger honorablement sous l'même toit , à moins que l'mariage n'ait tant soit peu manigancé l'arrangement.... Pardonnais.... j'vous parlons à cœur ouïvert.... j'vous parlons com' j'parlerions à ç'te p'tite fille & à ç'gas-là , qui sont m'z'enfans.

S A I N T - A L M E.

Eh quoi ! vous nous abandonnez ?

J U L I E.

Vous qui êtes si compatissant , vous êtes insensible à nos peines ?

M I C H A U T.

Oh ! jarnigoi , n'pleurez pas , vous m'fendais l'cœur. Non , non , je n'vous délaïrons pas , la belle désolée. Mais , morgué , j'vous rapatrirons avec votre pere , ou ç'n'est pas un homme.... Laisais-moi tant seulement rêver.

J U L I E.

Monsieur de Marfanges est d'une fermeté dans ses opinions....

M I C H A U T, *vivement.*

Sarpejeu , quand i f'roit cent fois plus ferme... Oh !... j'ons des moyens sûrs de faire convenir les gens de leux torts... & j'sçaurons... à ben...

tellement que... m'y v'là... soyais tranquilles...
ou vor' pere est un homme perdu d'méchantise,
ou d'main matin vous s'rais la femme de ç'biau
garçon-là... N'vous boutais pas en peine.

SAINT-ALME, *vivement.*

Seroit-il bien possible !

JULIE, *vivement.*

Vous nous rendez la vie.

MICHAUT, *avec fermeté.*

J'réussirons... ou l'diable s'ra bian fin... i s'fait
tard ?

SAINT-ALME, *regardant à sa montre.*

Il est minuit passé.

MICHAUT.

Dans deux heures d'ici i fra jour... Lucas,
t'iras feller mon cheval... Catau, t'iras mer' ta
cornette & ton tablier des Dimanches... J'veux
qu'tu paroisses proprement.

CATAU.

Quoi qu'vous voulais donc que j'fasse, mon
Pere ?

MICHAUT.

N'r'embarrasse pas; j'r'instruirons d'tout-ça en
chemin... (*Fermeement.*) Partons pour le
château d'Marfanges.

JULIE, *effrayée.*

Pour le château de Marfanges ?

COMÉDIE. 59
SAINT - ALME.

O Ciel !

M I C H A U T.

Rassurais-vous... j'y réponds d'tout... Vous, mon biau Monsieur, partais l'premier... j'tâcherons d'vous cacher queuq'part dans la hutte du Jardinier... C'te certaine Louison dont vous v'nais d'parlé, nous en bailleta les moyens.

S A I N T - A L M E.

Quel est votre dessein ?

J U L I E.

Que prétendez-vous faire ?

M I C H A U T.

Chut... j'n'avons pas l'temps d'babiller... Décampaïs, biau garçon... j'vous r'joinrons au point du jour... partais, i n'faut pas qu'on vous voye avec Mam'zelle : si j'étions rencontrés d'queuqu'un des gens d'son pere, ça gât'roit tout ; Mam'zelle, Lucas, Catau & moi, j'vous suivrons d'loin.

S A I N T - A L M E.

Nous séparer ?

J U L I E.

Il le faut.

M I C H A U T.

Partais en diligence :
Songez que je vous sers.

60 JULIE, COMÉDIE.

En amour , un moment d'absence
Est un revers.

S A I N T - A L M E.

Quel tourment pour ma flamme !
O rigoureux devoir !
Je pars à regret : mais mon âme
Garde un espoir.

J U L I E.

C'est un moment d'orage ,
Il ramene un beau jour.
Oui , ranimons notre courage ,
Au feu d'amour.

T O U S , *en chœur.*

Ce Dieu , sûr du succès , finira son ouvrage.

Fin du second Acte.





ACTE III.

Le Théâtre représente la Grille qui est en face du Château : on voit sur un des côtés la maison du Jardinier ; de l'autre une cabane qui semble joindre le Hammeau au Château de Marsanges.



SCENE PREMIÈRE.

SAINT-ALME.

TOUT est encore paisible dans le château. ... Sans doute Monsieur, de Marsanges n'est point rentré... j'ai devancé Julie, & ces honnêtes paysans qui nous servent avec tant d'humanité... Si je voyais Louison, elle m'introduirait chez son Pere ; & là, j'attendrais l'arrêt de mon sort.





SCENE II.

SAINT-ALME; LOUISON, *sortant de
la maison du Jardinier.*

LOUISON.

EH! mais, à peine fait-il jour. Je croyais qu'il était plus tard. L'incertitude, la crainte & l'impatience ont hâté mon réveil... Personne ne paraît encore. (*Elle se trouve auprès de Saint-Alme.*) O Ciel! c'est vous, Monsieur?

SAINT-ALME.

Louison?... c'est toi... je t'ai trouvée.

LOUISON.

Mademoiselle Julie?

SAINT-ALME.

Je t'ai trouvée... je la ramène... conçois-tu mon bonheur? conçois-tu l'excès de ma joie? Elle va venir, accompagnée d'une paysanne, du père & du mari de la jeune fille: tu les recevras & tu feras tout ce qu'ils exigeront de toi.

LOUISON.

Mais, au moins, il faudroit m'expliquer... J'entends du bruit... on marche de ce côté: c'est

peut-être quelqu'un des gens de Monsieur de Marfanges ; sauvez-vous par-là. . . cachez-vous.

(*Saint-Alme se cache derrière une touffe d'arbres , à droite du Théâtre.*)



SCÈNE III.

LOUISON, LE COMTE.

LOUISON.

QUELLE sera la fin de tout ceci ? .. Mais , je ne me trompe pas , c'est Monsieur le Comte . . . Ah ! grand Dieu ! quelle figure ! que lui est-il arrivé ? il n'est que boue depuis la tête jusqu'aux pieds. Malgré mon chagrin , je ne puis m'empêcher de rire.

LE COMTE.

ARIETTE.

Ahi ! ahi ! je suis éreinté ;

Mon côté ! mon pauvre côté !

Je me soutiens à peine.

La douleur me fait perdre haleine.

Ahi ! ahi ! je suis éreinté.

Amour , ta malice incroyable

S'est joué de moi , pauvre diable ,

Moi , pauvre diable !

Voyez comme je suis crotté !

Ahi ! ahi ! mon pauvre côté !

JULIE,

LOUISON, *riant.*

Eh ! Monsieur, comme vous voilà fait !

LE COMTE.

Tu... tu ris, méchante ! tu ris, &... & je suis tout... tout disloqué.

LOUISON.

Je ne fais pas, Monsieur, s'il vous est arrivé quelque accident ; je ris seulement de vous voir dans un désordre qui me paroît plaisant.

LE COMTE.

Hein ? qu'est... qu'est... qu'est-ce que tu dis ?

LOUISON.

Nous ramenez-vous Mademoiselle, Monsieur ?
L'avez-vous trouvée ?

LE COMTE.

Oui, oui.

LOUISON.

Oui ?

LE COMTE.

En... en... en voilà les marques.

LOUISON.

Comment, ces éclaboussures ?

LE COMTE.

Depuis la... la tête jusqu'aux... aux... aux
pieds, mon enfant, je... je ne suis que meur...
meurtrissures.

LOUISON.

COMÉDIE.

65

LOUISON.

Mais quel rapport Mademoiselle Julie...

LE COMTE.

Oh... oh... le maudit cheval !... le... le... le maudit cheval !

LOUISON.

Vous êtes tombé de cheval ? Mais vous devez être tout froissé.

LE COMTE.

Oui... oui... c'étoit un fossé... un fossé de... de... de qu... qua... quatre pieds de profondeur... Il a fait... ah ! mes reins !... ah !... ah ! le mau... maudit cheval !... il a fait un écart... je... je... je lui ai donné l'ép... l'éperon ; mais co... co... comme j'avois peur en... en même temps, je me suis tenu à la bride. I... i... il s'est ca... ca... cabré, & je suis tombé.

LOUISON.

Et, du moins, vous a-t-on porté du secours ?

LE COMTE.

Ah ! pa... pa... parbleu ! courre a... a... après elle qui voudra : pou... pou... pour moi, je... je suis revenu de mes cou... de mes courses. Voyez co... co... comme je suis a... a... accommodé, & pou... pour qui ? pou... pou... pour une ingrate qui... qui riroit encore de... de ma triste a... a... aventure, si... si... si... elle me... e... e.. voyoit dans... dans... cet état.

E

JULIE,
LOUISON.

Et Monsieur de Marfanges ?

LE COMTE.

si Qu'e... qu'elle s'arrange... qu'e... qu'elle coure
Jusqu'au bout du monde. Le... le... Diable m'em...
m'emporte, si j'e... je... je vais la chercher. Je n'en
puis plus : j'ai au... au... au moins deux côtes fra...
fracassées... je vais me re... reposer. Voi... voilà ce
que c'est que... que... que l'amour ! Voyez comme
i... i... il accomode un homme ! Ah ! j'au...
j'augure mal de... de mon mariage ; les préli...
préli... préliminaires n'en font pas... pas... heu-
reux.



SCÈNE I V.

LOUISON, seule.

IL a raison... à sa place j'aurois quelques petites
appréhensions... Mais cependant me voilà aussi
peu instruite qu'avant de l'avoir vu. Quel hom-
me ! on n'en peut jamais tirer une réponse qui ait
trait à ce qu'on lui demande.





SCENE V.

JULIE, MICHAUT, CATAU,
LUCAS, LOUISON.

LOUISON.

Mais... me trompé-je ? eh ! non, ... c'est elle-même... les voilà... ce sont eux... la jeune paysanne & les deux paysans dont Monsieur de Saint-Alme m'a parlé. (*A Julie.*) Mademoiselle, Mademoiselle, venez vite.

JULIE.

Ah ! ma chère Louison, quelle frayeur je viens d'avoir !

MICHAUT.

Acoutez. J'l'ons échappé belle.

LOUISON.

Comment ?

MICHAUT.

A un quart-de-lieue d'ici j'ons rencontré un gros des gens d'son pere qui venient droit à nous. J'ons fait cacher mes trois jeunes gens dans les broussailles, j'ons pris mes jambes à mon cou ; & , prenant un chemin de travers, je me fis écarté de la route des domestiques : après ça, j'fis revenu comme par derrière eux & je leux ai dit qu'j'avois vu

E ij

Mademoiselle Julie à une demi-lieue de-là, du côté de la montagne. Ils ont détaché l'un d'entre eux pour courir envars Monsieur de Marfanges, qui n'étoit pas loin, & li dire qu'i vont li ramener sa fille; j'leux ai conseillé de s'ménager l'honneur d'une si belle prise, & sti-là qu'est parti a promis à ses camarades, à condition qu'i partageroit l'profit, d'amener l'pere d'Mam'zelle ici sus la certitude de la revoir avant une demi-heure.

LOUISON.

Personne encore n'a paru, excepté....

JULIE, *avec empressement.*

Qui ?

MICHAUT, *en riant.*

Eh, parguienne ! not' amoureux, not' biau garçon... sti-là qu'j'épousons ce soir.... Monsieur de Saint-Alme.

LOUISON.

Il y a déjà long-temps qu'il est arrivé.

MICHAUT.

Oh ! l'amour & l'espérance ont de bonnes jam-bes.

JULIE, *à Louison.*

Et mon pere ? ... Ah ! Louison, que je me reproche le chagrin que je lui cause !

LOUISON.

Il est encore à votre poursuite, je l'ai envoyé du côté de Paris. Monsieur le Comte avoit aussi

couru après vous : mais son cheval n'a pas été d'avis de ce voyage ; il l'a envoyé un peu rudement se reposer dans un fossé : ses gens l'en ont retiré ; & il vient d'arriver.

JULIE.

Et mon pere n'est point encore revenu ?..

LOUISON.

Non , Mademoiselle.

MICHAUT.

Qu'a-vous fait de Monsieur de Saint-Alme ?

LOUISON.

A l'arrivée de Monsieur le Comte , je l'ai fait cacher derriere cette touffe d'arbres que vous voyez d'ici. Je cours le chercher.

(Elle sort.)





S C E N E V I.

JULIE, MICHAUT, CATAU, LUCAS.

JULIE.

AH! mon pere!... me pardonneriez-vous la faute que le désespoir m'a fait commettre?

MICHAUT.

Il vous la pardonnera; il a un cœur qui plaidra vot' cause. Ç'doit être à la Ville comme dans nos Villages; l'métier d'z'enfans est de faire des sottises; celui des peres est d'les pardonner.



S C E N E V I I.

Les Acteurs précédens, LOUISON,
SAINT-ALME.

LOUISON.

LE voilà, le voilà... il vous a apperçus; il venoit.

SAINT-ALME, *accourant.*

Ah! Julie, comment m'acquitter jamais envers vous! Que de peines vous cause mon amour!

M I C H A U T.

J'n'ons pas d'temps à perdre. Vous vous dirais toutes ces belles choses-là eune aut' fois. (*A Louison.*) Mam'zelle, si vous avez d'l'amiquié pour vot' Maitresse, & pour Monsieur, il faut les cacher queuqu'minutes chez vous, m'parmette d'entrer dans l' Château, guetter l'moment où Monsieur de Marsanges arrivera, li présenter ç'te jeune fille & ç'garçon-là qu'est son mari, ne rien dire de tout çe que vous avais vu, de ç'que vous sçavez, les laisser parler, & me laisser faire. V'là ç'qui nous faut : l'pouvez-vous?

L O U I S O N.

Pour ma Maitresse, qu'est-ce que je ne ferois pas ! Mon pere est réveillé. Vous pouvez vous cacher dans sa chambre. Il ne vous quittera pas, & j'irai de temps en temps vous instruire de tout ce qui se passera.

M I C H A U T.

Allons.

J U L I E.

Ah ! comme le cœur me bat !

M I C H A U T.

Du courage. Je suis sûr de mon fait. . . .
(*A Catau & à Lucas.*) Enfans, c'est à vous de me seconder.

C A T A U.

N'vous boutais pas en peine..... qu'i vienne tant seulement, qu'i vienne M. de Marsanges.

E iv

C'est autant d'agné ; j'vous l'livrons plus doux
qu'un mouton.

M I C H A U T,

Entrons.

L O U I S O N.

Attendez. Il faut s'assurer si l'on ne peut nous
voir entrer dans le château. Voyez de tous les
côtés s'il n'arrive personne ; (*A Michaut*) ; & vous,
suivez-moi, on ne vous connoît pas, vous ne
risquez rien.

(*Louison entre dans le château, accompagnée de
Michaut. Catau & Lucas sont chacun à une des ailes
du théâtre, & regardent si personne n'arrive.
Julie & Saint-Alme chantent, & sont sur le de-
vant du théâtre.*)

S A I N T - A L M E.

Soyez sans inquiétude, ma chère Julie ; j'at-
tends tout de ces bons Payfans,

D U O.

SAINT-ALME & JULIE.

C'est avec toi

Que du plaisir d'aimer mon cœur encor s'enivre,

Ce cœur d'un autre amour n'eût point subi la loi ;

Et, si je desiré de vivre,

C'est avec toi.

Amour, daigne écouter nos vœux ;

Fais triompher notre constance,

Dans nos cœurs tu mis tous tes feux.
 Pour nous rendre à jamais heureux,
 Amour, signale ta puissance.

C'est avec toi, &c.

LOUISON, à Julie & à Saint-Alme, après le duè.

Venez, venez : personne ne paroît ; mon
 pere vous attend,



SCENE VIII.

CATAU, LUCAS, *sortant de derriere
 les arbres.*

C A T A U.

LES voilà partis : ah! ça.... fais-tu bian ton
 histoire?

L U C A S.

Sur l'bout d'mon doigt.

C A T A U.

C'est qu'i faut jouer au pus fin. T'rappelles-
 tu bian tout ç'que mon pere t'a dit?

L U C A S.

Eh! oui, Catau : j'ons bonne souvenance : ne
 t'boute pas en peine.... & pis,... c'est toi.... ton
 parsonnage est le pus vétilleux.... songe qu'i
 faut se jetter à genoux.

JULIE,

CATAU.

I faut pleurer, quand je s'rai à genoux.

LUCAS.

C'n'est pas l'tout d'pleurer; faut du désespoir.

CATAU.

Je n'me désespérerons que d'reste.... je joinrons les mains en magniere de supplication.... & quand je s'rons prostarnée aux pieds de M. de Marfanges, j'li dégois'rons mon p'tit menfonge

LUCAS.

D'un air bian pénétré d'angoisse.

CATAU.

Oh! d'eun air affligé.... de désolation... j'entremâlerons ça de queuques sanglots bian nourris, & d'temps en temps d'gros soupirs..... dame, faudra voir!

LUCAS.

Et j' joinrons mon chagrin à tes larmes.

CATAU.

C'est-là qu'i faudra redoubler nos douleurs.

LUCAS.

Boute-toi dans l'esprit, Catau, que j'savons aussi ben qu'toi jouer le parsonnage d'un menteur.

CATAU.

Je n'mentons qu'pour rendre sarvice.

COMÉDIE.

75

L U C A S.

C'est en tout bian, tout honneur que j'donnons
l'croc en jambe à la vérité.

C A T A U.

J'n'avons rian à nous r'procher... not' pere nous
en a baillé l'ordonnance.... Lucas ! N'entends-tu
pas du bruit ?..... Tiens, v'là du monde au bout
d'l'avenue.... Que d'monde ! On vient vers le
Château.... j'gache que c'est Monsieur de Marfan-
ges.... i gnia pas à reculer.... nous y v'là.... faut
sauter le fossé.

L U C A S.

Allons, morgué, sautons.



S C E N E I X.

CATAU, LUCAS, LOUISON.

C A T A U, à Louison.

MiAM'ZELLE, v'là qu'on vient.... Est-ce lui ?
Est-il parmi tout ç'monde ?

L O U I S O N.

Oui, mes amis ; c'est celui qui donne la main
à la vieille Dame.

L U C A S.

Ça suffit.

JULIE,
LOUISON.

Je tremble.... Ah! mes amis.... Nous n'espérons qu'en vous.... le sort de ma Maitresse est dans vos mains.... vous nous rendez tous heureux, si vous faites son bonheur.

(*Elle sort.*)

CATAU.

Je frons d'not'mieux..... Allons, Lucas ; la balle est en l'air , faut la retenir.



S C E N E X.

M. DE MARSANGES , LA MAR-
QUISE, LE PRÉSIDENT, CATAU,
LUCAS , DOMESTIQUES *de M. de*
Marsanges.

M. DE MARSANGES.

ALLONS, ma tante ; il faut faire ce que vous voulez. Je n'irai pas plus loin ; mais c'est peut-être un faux avis qu'on vous aura donné.

LA MARQUISE.

Non, non : je ne fais quoi me dir que je vais bientôt revoir mon enfant, ma Julie, ma pauvre Julie.

M. DE MARSANGES.

Ne vous éloignez point , vous autres ; que vos

COMÉDIE. 77

chevaux soient tout prêts. Si dans une demi-heure nous n'avons point de nouvelles, nous repartons sur le champ.

LA MARQUISE.

Nous ne ferons pas à cette peine.

LUCAS & CATAU, *en se jettant aux genoux de M. de Marsanges.*

Monseigneur..... Ah! Monseigneur, écoutez-nous.

M. DE MARSANGES.

Que voulez-vous?

CATAU.

Monseigneur, ne nous abandonnez pas : je n'espérons qu'en vous.

M. DE MARSANGES.

Levez-vous, levez-vous.

LUCAS.

Non, mon bon Seigneur; je resterons-là jusqu'à ce que vous nous promettiez d'nous acouter.

CATAU.

D'nous secourir.

LUCAS.

D'nous protéger.

CATAU.

J'ons entendu dire par-tout qu'vous étiez un

honnête-homme..... & d'sus ç'te croyance.....
j'nous réfugions dans vot' sein.

M. DE MARSANGES.

Levez-vous, mes enfans ; je vous écouterai...
je vous protégerai.... je vous secourerai : levez-
vous.

LA MARQUISE, à *M. de Marsanges*.

Il faut les entendre, il faut leur faire du
bien ; ils ont l'air honnête.... ils sont intéressans.

M. DE MARSANGES.

Qui êtes-vous, mes amis ?

LUCAS.

De pauvres Payfans, vos vassaux.

CATAU.

J'nous appellons, moi Catau, lui Lucas.

M. DE MARSANGES.

Que puis-je faire pour vous ?

CATAU.

Nous sauver d'la persécution.

M. DE MARSANGES.

On vous persécute ?

CATAU.

Hélas ! Oui : i n'y a pas de fille au monde
pus malheureuse qu'moi.... si vot'visage n'est pas
un menteur, i'dit comme ça, sans qu'vous

parlais, qu'vous avez un bon cœur.... un cœur de Roi.... un cœur qui n'peut pas voir souffrir les filles..... ne reniais pas l'rémoinage de votre physionomie, mon bon Seigneur.... secourez-moi.... sauvez-moi.....

M. DE MARSANGES.

Mais que vous est-il arrivé ?

LUCAS.

On veut la marier.

LA MARQUISE.

Et cela t'afflige ?

CATAU.

Ah ! Ma bonne Dame, c'est qu' mon père....

LA MARQUISE.

Quel est-il votre père ?

CATAU.

Il a nom Michaut ; c'est un bucheron qui travaille à l'entrée d'la forêt..... là..... à eune lieue d'vor' château.

M. DE MARSANGES.

Ce n'est pas lui qui vous persécute ?

LUCAS.

Hélas ! si fait.

LA MARQUISE.

Comment, comment ?

JULIE,
CATAU.

J'vous l'dirois bian.... mais j'sis toute hon-
teuse.... ça m'fait monter la couleur au visage.

TOUS.

Parlez , parlez.

CATAU.

Dis pour moi , Lucas ; j'n'oserois.

LUCAS.

Mon bon Seigneur , r'nez, v'la l'fait. Son
pere li veut bailler en mariage , not' Bailli ,
un homme qu'alle n'peut souffrir.

M. DE MARSANGES.

Et pourquoi ?

CATAU.

C'est que.... c'est que.... dis donc , Lucas,

LUCAS.

C'est qu'alle en aime un autre.

CATAU.

ROMANCE.

Je suis simple & née au Village ,
J'aimons par-dessus tout l'honneur.
Mais , maugré ça , mon bon Seigneur ,
Maugré qu'on soit honnête & sage ,
N'sent-on pas ben jâser son cœur ?

COMÉDIE.

81

Un jour j'étois au bois feulette ,
 Lucas y vint , pour mon malheur ,
 Entr'autres mots pleins de douceur ,
 I m'dit comm' ça : tiens , ma poulette ,
 Pour le mien , donne-moi ton cœur .

Vous sentez que j'fis résistance .
 Dam' ! falloit voir mon ton d'rigueur !
 Mais regardez queu trait d'noirceur !
 Ne v'là-t-i pas , quand moins j'y pense ,
 Ç'fripon d'Lucas qui m'prend mon cœur .

J'eus beau crier : j'pardis ma peine :
 Le méchant n'entendoit plus rien .
 Pour ne pas perdre tout mon bien ,
 J'm'avifis , & j'li dis : parguienne ,
 Garde mon cœur , je prends le tien .

LA MARQUISE.

Ah ! mon neveu , l'aimable enfant ! . . . c'est
 comme ma Julie Eh bien ! mon petit
 cœur ! Allons voyons contez-nous
 donc un peu ça pas vrai , mon neveu ,
 qu'elle est charmante ?

M. DE MARSANGES, à Catau.

C'est donc ce garçon-là que vous aimez ?

LUCAS.

Oui, Monseigneur ; & j'lui rends bien.

F

Oh ! pour ça, oui : ce n'est pas parce qu'il est là.... mais c'est l'meilleur enfant qu'Lucas.... i n'y a personne dans l'monde que j'trouve plus biau qu'lui..... après vous ; Monseigneur.

M. DE MARSANGES.

Et quel est donc celui que votre pere vous destine.

CATAU.

C'est un p'tit homme, qui a toujours l'air d'queuqu'un d'fâché ; & ça, même quand il est d'bonne himeur. Il est quasi borgne de ses deux yeux ; il n'entendrait pas tonnet, tant il est sourd ; il est bossu, mais bossu... Oh ! Monseigneur, rien n'y manque, i gni'en a pout quatre ; il est boiteux, & par d'sus tout ç'a, i touffe, i touffe, qu'ça fait pitié. V'm'avouerais, Monseigneur, qu'un galant comme ça n'donne pas envie du mariage.

LA MARQUISE.

Mon neveu..... voilà le Comte trait pour trait.... en vérité c'est lui ; n'est-il pas vrai que c'est le Comte ?

M. DE MARSANGES.

Ma tante, vous n'y pensez pas.... mais voilà un portrait qui n'est pas avantageux.

LUCAS.

Il est d'après nature.

COMÉDIE.

83

CATAU.

Je l'ons même adouci tant soit peu, Monseigneur, parce qu'i faut d'la charité pour son prochain.

M. DE MARSANGES.

Mais qui peut porter votre pere à vous faire épouser cet homme-là?

CATAU.

Oh, dame! c'est qu'il est bian riche; i n'faut pas croire, mon bon Seigneur, qu'i n'y ait qu'les Messieux d'la ville qui faisoient des fortises par intérêt. Tout Villageois que j'sommes, j'n'avons pas pus d'conscience qu'eux, quand i s'agit d'nous enrichir.

M. DE MARSANGES *témoigne un peu de confusion; mais il se remêt bientôt, & répond...*

Vous avez résisté long-temps, sans doute, à votre pere?

CATAU.

Ah! tant que j'ons pu; mais hier, i m'a baillé la signifiante que m'z'épousailles étoient fixées à aujourd'hui... je me sons mise à m'désespérer... J'ons rencontré Lucas qui s'désespéroit itou: j'li ons conté not'malheur... ç'pauvre garçon en s'roit mort de chagrin, si i n'avoit pas pensé que je n'pouvois vivre sans li... & dans la douleur où j'étions, j'n'ons vu que vous, Monseigneur, en qui j'pussions trouver un remede à nos peines.

F ij

JULIE,
LA MARQUISE.

Cette pauvre petite !... c'est comme ma Julie...
Mon neveu, c'est la même chose... cela doit vous
déchirer le cœur.

M. DE MARSANGES, *un peu en colère.*

Rentrons, rentrons.

CATAU & LUCAS, *d'une voix qui paroît étouffée par les larmes.*

Ah ! Monseigneur, vous nous abandonnez !

LA MARQUISE.

Mon neveu !...

CATAU & LUCAS.

Ayez pitié de nous.



S C E N E X I.

Les Acteurs précédens , LOUISON.

LOUISON.

AH ! Monsieur, venez vite... accourez.

M. DE MARSANGES & LA MARQUISE.

Quoi donc ? Est-ce Julie ?

LOUISON.

Eh ! non... c'est un homme tout essoufflé qui

vient d'entrer par la petite porte du parc... il crie, il jure; il demande sa fille & un coquin qui s'est enfui avec elle... il veut vous parler... il a l'air d'un fou... il monte, il descend les escaliers du Château... il entre dans toutes les chambres en criant... Catau!.. Catau!

CATAU.

C'est mon pere!

LUCAS.

C'est li!

CATAU.

Je suis pardue!

LUCAS.

C'est fait de moi!

LA MARQUISE, *avec chaleur.*

Monsieur, ferez-vous encore assez cruel?..

M. DE MARSANGES.

Non, mes enfans; ne craignez rien... Votre père ne vous fera point de violence chez moi; je me charge de lui faire entendre raison.

LOUISON.

Le voilà.

LA MARQUISE.

Cachez-vous, mes enfans; nous allons faire votre paix.





S C E N E X I I .

MICHAUT, les Acteurs précédens.
(*Catau & Lucas dans l'enfoncement.*)

MICHAUT, *avec l'apparence de la plus violente colere.*

IL SONT ici... on m'a dit qu'i z'avoient pris le chemin de ç'Château... Monseigneur, faites-moi justice.

M. DE MARSANGES.

Oui, Michaut, ils sont ici.

LA MARQUISE.

Et nous les protégeons contre vous, ces pauvres enfans !

MICHAUT.

Vous les protégeais ! Vor'protection à un coquin qui m'enleve ma fille !... Vor' protection à eune fille qui décampe de d'chez son pere pour suivre un vaurien qui a parvarti son innocence !

LA MARQUISE.

Ils s'aiment : Lucas épousera votre fille... cela réparera tout : ils s'aiment.

MICHAUT.

J'leux ons défendu.

M. DE MARSANGES.

On ne commande point à son cœur.

MICHAUT.

Tarare... eune fille bian née n'doit sentir d'amour que par avis d'parens... &, morguenne, j'favons l'z'usages, nous autres... Et pis, Monseigneur, r'gardais un peu son équipée... j'allions la marier, tout étoit prêt; j'avions déjà mandé les violons, ils étoient-là : Monsieur le Bailli, not'gendre, avoit invité toute sa famille, Monsieur l'Collecteux, Madame la Collecteuse, le Mait'd'école, un Receveux des Tailles qui s'trouvoit-là à point nommé; tout l'Village étoit cheux nous... & v'là qu'tout d'un coup, quand j'voulons partir pour la çarimonie... v'là, Monseigneur, que je n'trouvons pus l'accordée... alfe est décampée... avec qui ? avec Lucas, tout le monde m'crie aux oreilles : eh, bian ! Monsieur d'la noce, faites-donc jouer les violons ;... Mam'zelle Catau par-ci, Mam'zelle Caçau par-là... la pestet qu'alle est dégourdie !. Qu'alle en sçait long !... ça n'a pas seize ans, mais, morgué, ça a d'la malice pour vingt cinq... V'là ç'qu'on me dit d'tous les côtés... I n'y a pas jusqu'au Mait'd'école, Monseigneur, jusqu'au Mait'd'école qui... qui me parle Latin... Ne v'là t-i pas un biau spectacle ?... N'y a-t-i pas là d'quoi s'arracher les ch'veux de d'espoir ?

M. DE MARSANGES, à Michaut.

Votre fille m'a parlé de celui que vous vouliez lui donner pour époux.

F iv

LA MARQUISE.

Ah ! le vilain personnage que cela doit faire ! ne m'en parlez pas , ne m'en parlez pas... C'est comme votre Monsieur le Comte.

MICHAUT.

Alle vous aura menti , Messeigneurs.

M. DE MARSANGES.

Le Bailli n'est-il pas vieux ?

MICHAUT.

Il n'a qu'foixante ans.

LA MARQUISE.

C'est beaucoup trop pour une fille qui n'en a que seize : il est maladif , cathéreux.

MICHAUT.

D'fois à autre , oui , sa santé n'est pas ragoûtante.

M. DE MARSANGES.

Il est presqu'aveugle.

MICHAUT.

Eh ! non , non ; ... borgne , Monseigneur , borgne.

LA MARQUISE.

Vous m'avouerez que cela n'est pas agréable : il est bossu , sourd & boiteux.

M I C H A U T.

Pour bossu, oui... Mais i n'est pas boiteux, i traîne tant seulement un peu la jambe.

L A M A R Q U I S E.

Allons, fi, fi ! Lucas est mieux son fait. Il a l'air d'un honnête garçon.

M I C H A U T.

Oh ! pour ce qui est en cas d'la probité, il n'y a rien à dire.

M. DE MARSANGES.

S'il n'est pas riche, il fera laborieux.

L A M A R Q U I S E.

Il est jeune, il travaillera. Ce mariage est convenable ; nous le voulons, nous le voulons.

M I C H A U T.

Madame, avec vot'parmission, je fis l'mait' dans ma famille ; je fais ce qu'i faut à Catau. J'li baille pour époux l'richard du village. Le bien est tout. Je n'vois rien qui n'soit au-dessous du bien.

L A M A R Q U I S E.

Hé bien ! le bien !... Voilà votre système, mon neveu ; en sentez-vous le ridicule ?

M. DE MARSANGES.

Madame, vous abusez de l'état où je suis... Vous m'irriteriez contre eux... (*A part.*) Ah, grand Dieu ! Quelle leçon je reçois !

JULIE,
LA MARQUISE.

Nous verrons s'il tiendra contre les pleurs de ses enfans... s'il sera aussi inflexible que... Suffit... venez, venez, mes amis.

CATAU, *arrivant de l'air le plus éploré.*

Mon pere, pardonnez à Lucas, i n'a fait que m'suivre.

LUCAS, *en sanglotant.*

Mait' Michaut, j'ons tout l'torr, n'punissais qu'moi; Catau n'est point coupable.

MICHAUT, *jouant le comble de la fureur.*

Ah ! Vous v'là donc , scélérats ! Fille dénaturée , vaurien ! ah ! vous avois biau pleurnicher , vous n'me toucherais point , j'sis un roc. Allons , Mam'zelle , faut m'suivre , faut v'nir réparer vot' sotrise , en épousant drès d'main l'Bailli. Et toi , si t'approches ma maison seulement d'pus cent pas... j'te l'dis d'avant Monseigneur ; j'veux être l'plus grand chien , si je n'te...

(*Pendant toute cette scène Louison paroît épier ce qui se passe , & courir en rendre compte à Julie & à Saint-Alme.*)

M. DE MARSANGES.

Eh ! Michaut , doucement...

MICHAUT.

Non , ventregué... eh ! Monseigneur , boutez-vous à ma place ; je l'répète : n'agissez-vous pas comme moi ?

COMÉDIE.

91

M. DE MARSANGES.

Laissons cela.

MICHAUT.

Non, morgué, n'faut pas l'laisser : faut toujours voir ce que j'ferions nous-même en pareille occasion avant d'blâmer ç'que font les autres. C'est là-dessus qu'vot' bonté doit m'répondre... Voyons, prenais vot' cœur, & jugez-moi.

M. DE MARSANGES.

Vous êtes bien pressant, Michaut !

MICHAUT.

Et vous m'paraissez bian embarrassé, Monseigneur.

LA MARQUISE, à M. de Marsanges, avec la plus grande vivacité.

Allons, allons, point d'amour propre... il faut avouer la chose telle qu'elle est... (A Michaut.) Oui, mon enfant, ton aventure est la notre, de point en point la même ; il n'y a pas la plus petite circonstance à changer... Il est au désespoir à présent de la sortise qu'il a faite, & voilà pourquoi il ne fait que te répondre.

M. DE MARSANGES.

Madame, vous voulez que nous cessions pour jamais de nous voir.

LA MARQUISE, se radoucissant.

Mon dessein n'est pas de vous fâcher ; mais enfin c'est un évènement que tout le monde fait

JULIE,
MICHAUT.

Ah ! i gnia pus d'un mois qu'on en parle dans rous l'z'environs ; allons , Monseigneur , un peu de bonne-foi. Eh ! morgué , si l'on veut que la l'çon profite , i faut prêcher d'exemple.

M. DE MARSANGES, *à part.*

Je reste confondu.

LA MARQUISE, *à Michaut.*

Vous avez entendu parler du mariage de ma Julie ?

MICHAUT.

Dans tous les carrefours du Village.

M. DE MARSANGES.

Qu'en disoit-on ?

MICHAUT.

Monseigneur...

M. DE MARSANGES.

Parlez.

MICHAUT.

Oh ! qûe non . . . C'est pour le coup qu'vous vous fâcheriais.

M. DE MARSANGES.

Je le veux.

MICHAUT.

Vous l'voulais ?

M. DE MARSANGES.

Oui.

MICHAUT.

Eh bian ! tout le monde vous blâmait.

M. DE MARSANGES.

Et vous ?

MICHAUT.

Morgué, j'n'avais garde... Vor'exemple m'autorisait.

M. DE MARSANGES.

Mais dans le fond du cœur ?

MICHAUT.

Oh ! l'diabe n'y perdait rian... stapendant j'difais, à part moi : taisez-vous, ma conscience... Monseigneur en fait pus qu'vous, les grands Seigneurs savent toujours ce qu'i f'font : taisez-vous ; v'z'ête une sotte : Monsieur de Marsanges a raison ; il est nor' mait', & j'devons l'prendre pour exemple. (*Il reste un moment sans parler, & regarde M. de Marsanges qui paroît anéanti.*) Vous n'dites rien, Monseigneur... est-ce que j'vous aurions offensé ?... Pardonnez-moi... c'est bian innocemment ; mais dame ! voyais-vous ! c'est que j'portons l'cœur sur la main.

CATAU, véritablement effrayée de l'air de M. de Marsanges.

Ah ! Lucas, mon pere en a trop dit... Monseigneur est fâché ; Monseigneur, pardonnez à mon pere..

Mon bon Seigneur, pardonnais à Michaut.

M. DE MARSANGES, *attendri jusqu'aux larmes.*

Ah ! mes enfans... Ah ! Michaut, que je suis coupable !

MICHAUT, *feignant d'être étonné.*

Vous, Monseigneur ? Et morguenne, en quoi donc ?

M. DE MARSANGES.

Vous achevez de m'ouvrir les yeux... J'ai fait le malheur de ma fille ; & je l'ai peut-être perdue pour jamais.

MICHAUT.

Comment, ventregué !..

M. DE MARSANGES, *avec la plus vive douleur, & d'un ton pénétré.*

Que ma faute serve à vous rendre sage ; j'ai forcé l'inclination de Julie ; je l'ai sacrifiée à mon ambition, & j'en reçois la peine. Michaut, gardez-vous de m'imiter, mon exemple est affreux... Ah, Julie ! J'ai contraint ma fille à se déshonorer, à fuir la maison paternelle... Je suis mille fois plus coupable qu'elle.

MICHAUT.

Vot' fille s'est enfuie ?

M. DE MARSANGES.

Je ne la reverrai peut-être jamais... Je suis

bien malheureux ! (*Vivement.*) Michaut, unissez Catau à Lucas... c'est moi qui vous en conjure... Quels reproches j'aurais à me faire , si mon exemple vous entraînait dans l'abîme où je me suis précipité !... Contentez-vous de m'avoir fait connoître ma faute , & ne la partagez pas.

M I C H A U T.

J'vous obéirai... Vos remords me paroissent trop sincères pour que j'me hasarde d'vous imiter.

M. DE MARSANGES.

Eh ! mon ami , garde-toi de le faire ; il est affreux d'être coupable.

M I C H A U T.

Oui : mais , morguenne , il est bian beau de se repentir... (*Avec chaleur , & d'un ton pénétré.*) Allez , vous êtes un honnête-homme... Tenez , vous avez eu biau faire , la Nature vous a donné un bon cœur... Toutes vos menées du grand monde n'ont pu le parvartir. Ne vous affligeais pas ; vous avais fait l'mal , ne songeais qu'à le réparer. Imaginais vous que vous vous êtes endormi , que v'z'avais rêvé not' conversation , que Lucas , Catau & moi je n'sommes que des fantômes qui vous avons parlé raison , que vous nous avais écoutés , & que vous vous rendais à nos avis ; (*Redoublant de chaleur.*) car aussi-bian , morgué , tout not' débat n'est qu'un songe : Lucas est le mari d'Catau , j'ons menti pour vous obliger , & pour vous rappeler à vous-même ; pour vous rendre une fille

qui est bian digne de vous , & lui donner un mari
qui , venterguenne est fait pour elle ; j'ons tant
soit peu fait durer vor' sommeil. (*Avec force.*)
V'nais, Mam'zelle Julie , v'nais achever de ré-
veiller vor' père.



S C E N E X I I I .

Les Auteurs précédens , JULIE, SAINT-
ALME *accourant & tombant aux genoux*
de M. de Marsanges.

M. DE MARSANGES & LA MARQUISE.

JULIE!... ma chere Julie!

JULIE.

Mon père ! Je tombe à vos genoux,

SAINT-ALME.

Ah ! Monsieur !

M. DE MARSANGES.

Mes enfans !... Mes enfans !... Combien je gé-
mis de ma faure !

C A T A U.

Lucas , je pleure de joie,

LUCAS.

LUCAS.

Et moi aussi, Catau.

MICHAUT, *avec la plus grande satisfaction ;
contemplant Julie & Saint-Alme dans les bras
de M. de Marsanges.*

V'là pourtant mon ouvrage.

M. DE MARSANGES, *à Michaut.*

Viens, mon ami ; viens, que je t'embrasse : je
te dois mes enfans. Julie, je ne vous dis rien sur
l'inconséquence de votre démarche, votre cœur
honnête doit s'en dire assez.... Ma fille, Saint-
Alme vous serez unis : soyez heureux, & sur-
tout aimez-moi toujours.

JULIE & SAINT-ALME.

Mon père ! ah ! toujours, toujours.





SCENE XIV ET DERNIÈRE.

LE COMTE, les Acteurs précédens,
PAYSANS, PAYSANNES,
DOMESTIQUES *qui étoient à la*
poursuite de Julie.

LE COMTE.

ON n'a... n'a... n'a... rien trouvé... Ah ! la voilà.

MICHAUT.

Ah, morgué ! vous v'nais trop tard. . la fil-
lette est pourvue.

M. DE MARSANGES.

Il est inutile, Monsieur le Comte, de vous
flatter plus long-temps.

LE COMTE.

Hein ?

M. DE MARSANGES.

Ma fille ne peut être à vous.

LE COMTE.

Hein ?

M. DE MARSANGES.

Je vous rends votre parole ; ayez la bonté de
me rendre la mienne.

COMÉDIE.

99

LE COMTE.

Co... co... comment ?

MICHAUT, *passant auprès du Comte & lui criant aux oreilles.*

Ce n'est pas vous qu'elle épouse : c'est à nous qu'elle se marie , parce que j'sommes jeune.... bian fait... & que j'li conv'nons mieux que vous.

LE COMTE.

Oui... oui... oui-dà ! je plai... plai... plaiderai.

MICHAUT.

On ne vous aime point.

LE COMTE.

Je... je... je... je m'en mo... mocque , je plai... plaiderai.

LA MARQUISE, *contrefaisant le bégaiement du Comte.*

Vous... vous n'aurez pas ce plaisir : je... je paierai le dédit... Ma fille , c'est ton présent de nocës.

LE COMTE.

En ce... ce... ce cas-là , je... je me retire ; ce n'était pas... pas... pas la peine de me fai... fai... faire faire tant de chemin pour cou... cou... courir après elle.

(*Il sort.*)

M. DE MARSANGES.

Venez , mes enfans ; oublions les chagrins que nous nous sommes mutuellement donnés : mais

G ij

n'oublions jamais que c'est à ces honnêtes gens
que nous devons, vous votre bonheur, & moi
ma vertu.

SAINT-ALME, à *Michaut*.

Pourrons-nous jamais nous acquitter envers vous?

MICHAUT.

Eh ! ventregué, ne l'êtes-vous pas ? J'ons réussi,
j'sis récompensé.

LOUISON.

Monseigneur, voilà tous les Payfans du Vil-
lage qui viennent avec des violons ; ils aime-
ront mieux danser aux noces de Monsieur de
Saint-Alme, qu'à celles de Monsieur le Comte :
voilà en même temps toute la compagnie qui
vient vous joindre.

MICHAUT.

Dançons, morgué, dançons ; il n'y a rien d'par-
du, comme vous voyais. Ce qui d'voit sarvir
pour l'un, sarvira pour l'autre. Allons, vive la
joie !

JULIE.

ARIETTE.

Le plaisir succède aux larmes ;

Goutons à jamais ses charmes.

La Nature, en ce beau jour,

Fait triompher l'Amour.

Il reçoit la récompense,

Le prix de la constance.

COMÉDIE. 101

Unissons nos cœurs , nos voix :
Chantons de l'hymen les douces loix.
Serrons ses nœuds ,
Ses nœuds charmans qui font les heureux.

TOUS EN CHŒUR , LE MEME COUPLET.

S A I N T - A L M E .

Je possède enfin Julie.

J U L I E .

Sois fidèle à ta Julie.

S A I N T - A L M E .

Je ne puis chérir que toi.

J U L I E & S A I N T - A L M E .

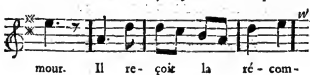
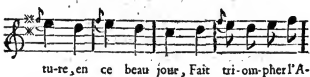
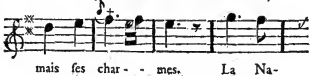
Que le serment qui nous lie ,
Dure autant que notre vie.
Amour , sois témoin , sois garant de ma foi.

ON REPREND LE CHŒUR.

Fin du troisieme & dernier Acte.



CHŒUR.

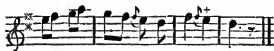




cœurs, nos voix : Chan-tons de l'hy-men les



dou - ces loix. Ser - rons ses nœuds, Ses



nœuds char - mans qui font les heu - reux.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Julie*, Opéra-Comique; & je crois qu'on peut en permettre la représentation. A Paris, ce 10 Octobre 1772.

M A R I N.



De l'Imprimerie de C. SIMON, Imprimeur de LL. AA. SS.
Messeigneurs le Prince de CONDÉ, & le Duc
de BOURBON, rue des Mathurins.

THE END